

ETC



Susan Scott et le geste quotidien

Susan Scott, *Jeux de mains / Jeux humains*, Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal. Du 25 mai au 19 juin

Hedwidge Asselin

Numéro 32, décembre 1995, janvier–février 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, H. (1995). Compte rendu de [Susan Scott et le geste quotidien / Susan Scott, *Jeux de mains / Jeux humains*, Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal. Du 25 mai au 19 juin]. *ETC*, (32), 33–36.

MONTRÉAL

SUSAN SCOTT ET LE GESTE QUOTIDIEN

Susan Scott, *Jeux de mains/Jeux humains*, Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal. Du 25 mai au 19 juin

Susan Scott ne savait pas, il y a quelques années, lorsqu'elle exposait en quelques tableaux, chez Lavalin, sa fascination pour les gestes des personnages de Bronzino, que ceux-ci ressurgiraient, modernes cette fois et journaliers. Tout entiers sous la loupe d'un jeune enfant endormi, nous les retrouvons dans la grande salle de la Maison de la culture Côte-des-Neiges, présentant à nos yeux intéressés ces gestes de notre quotidien. Sous le titre « Jeux de mains/Jeux humains », ces tableaux en solos, dyptiques ou tryptiques, mettent en scène le geste (privé) de l'infirmière qui repasse son uniforme et soigne (geste public) un vieux couple, ou celui d'un jeune homme qui déverrouille sa voiture ou bien encore celui d'essuyer ses lunettes, etc. Gestes si bien intégrés qu'ils se font machinalement, sans penser ou en pensant à autre chose, et l'on se demande parfois si on les a réellement posés. Chaque personnage est à la fois présent et anonyme et nous permet de nous identifier à lui. Les scènes se déroulent comme dans un film avec un arrêt soudain de la caméra. Parfois, il s'agit presque de noir et blanc.

Susan Scott appartient à ce groupe de peintres, qui dégagés des directions de l'École, se présentent à nous avec leur libre recherche et leur sensibilité nue. Comme eux, elle aborde la chose vue sans artifice, sur le motif ou dans l'atelier, consciente de son devoir de rapporteur de l'instant face au spectacle du monde. Elle ose avouer son sujet, nous introduit dans le secret du temps qui s'égrène, elle sait le poids des saisons, les grisailles des grandes cités, la quiétude feinte d'une nature morte, la difficulté de capter la notation psychologique d'un visage. Elle sait aussi révéler l'imperceptible, transcrire l'objet dans sa vérité originelle, saisir les évidences sans supercherie mais sans servilité, autrement dit rendre perceptible, et non imiter. Au-delà de l'anecdote, de l'imagerie ou du constat, elle donne libre cours à sa rêverie, privilégiant l'émotion sans anachronisme car, si elle est l'héritière d'une tradition qui défie le temporel, elle a derrière elle trois quarts de siècle de transformations de l'image, d'anti-art, d'abstractions et de concepts. Elle ne peint donc pas innocemment ce que sa vue embrasse ou isole, mais enrichie des acquis de l'histoire, elle pose le sens de l'ellipse, des mouvances irrisées qui dépouillent le champ, de la touche qui lève un détail dans la tension du geste, la distanciation nécessaire pour faire surgir de la douceur d'une étude ou de la cruauté d'un portrait, le raccourci qui affine la présence.

Scott nous montre l'enfant dans son jeu, l'adulte dans son occupation la plus banale, la plus quotidienne,

la plus répétitive. Les visages sont sans individualité, sans expression aussi. Aucun mouvement ne vient troubler ses compositions. Monde clos, monde à l'arrêt, un arrêt sans surprise, monde au repos, monde au temps suspendu, de la durée infinie, le monde que Scott impose à ses personnages n'est pas, loin de là, un monde abstrait. C'est par l'observation fidèle des attitudes, de la position d'une main qui dessine, d'un bras qui tient une bouteille, d'un corps qui se penche, que l'artiste raconte. Mais cette main est celle d'un enfant, ce bras celui d'une infirmière, ce corps celui d'un jeune homme qui a une allure très conservatrice. Choissant dans le monde qui l'entoure ce qui paraît le plus banal, retenant ce qui le résume et le caractérise, Susan Scott réduit à l'essentiel ce qu'elle voit.

L'artiste aime particulièrement certaines couleurs : l'acidité des verts et des jaunes, des rouges éclatants rehaussés de bleus. Ces couleurs sont appliquées sur un support parfois enduit de blanc de plomb, pour en accentuer la luminosité. Les fonds réalisés en frottis, tout en nuances et en graduations, évoquent plus qu'ils ne décrivent les espaces très restreints par ailleurs. Le rendu se fait d'un geste large à la touche parfois rugueuse.

L'œuvre de Susan Scott se laisse mal analyser par le langage. Le premier coup d'oeil apprend généralement au spectateur tout ce qu'il a à savoir et lui donne pourtant le sentiment d'une complexité qui appelle l'analyse, mais tout ce qu'il peut analyser, ce sont les moyens techniques, non la complexité et la richesse de l'œuvre. Encore moins cette volupté, cette sensualité, cette lente émotion, cette tendresse, cette gravité qui distinguent Scott des peintres actuels.

Un petit tableau, « Le photographe » permet au regardeur de développer une lecture en relation avec la photographie. Dans certaines œuvres, pour impliquer davantage le spectateur dans le tableau, le cadrage en gros plan isole les informations essentielles et le hors champ laisse suggérer la position du corps. La frontalité de la prise de vue accentue l'effet de voyeurisme connoté aussi par l'absence de regard et d'expression du visage, ainsi que par le démesuré hors-d'échelle de la loupe, par exemple dans *Large magnifying glass*, dans un premier plan très rapproché. La composition est régie par le corps fragmenté et les éléments qui se répartissent sur la surface, parfois en figures géométriques. Les zones de repos excentrées isolent un centre d'intérêt au niveau des mains, espace privilégié pour



1995, 100% blanc de plomb sur toile, 101,6 x 137 cm





Susan G. Scott, *The Glasses*, 1995. Triptyque (côté droit); huile, blanc de plomb sur toile; 101,6 x 111,7 cm. (Détail de l'installation).

concentrer le maximum d'informations. Scott obtient ainsi une incroyable plasticité des formes et une sorte d'omniprésence du sujet, accentuée encore par la technique qui lui est propre d'un glacis relativement épais, sans vernis.

Une vision intemporelle, basée sur la recherche de l'essentiel, est pour Scott d'une importance capitale; elle veut prouver que son image de l'homme est valable hors de tout temps. Son sujet est l'être humain, au sens plutôt sociologique du terme. Ses tableaux ne montrent pas un personnage bien précis. Ils ont plutôt une expression stéréotypée qui les rend anonymes. L'humeur qui se dégage semble souvent empreinte de mélancolie et d'une gravité déconcertante. Le tableau « Le photographe » nous rappelle les traits essentiels communs à la photographie et à la peinture de Susan Scott : une vi-

sion claire et nette des choses, un point de vue très proche ou très lointain, un isolement des détails, une élimination des structures abstraites et une insistance à souligner la matérialité des objets.

Par ailleurs, cette tension si enrichissante entre le matériau du tableau et son sujet est propre à cette peinture. Dans toutes les œuvres de Susan Scott, la facture du tableau évoque un support utilisé jusque dans les moindres recoins de sa texture; elles sont d'une plasticité qui allie chez le spectateur le plaisir de la vue et du toucher.

HEDWIDGE ASSELIN